

L' Abeille.

7me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 6 AVRIL 1859.

No. 16.

TROMPEURS TROMPÉS.

Jadis, certain vieillard, dépourvu de sonnant,
Après mainte diète était presque mourant ;
Aucun n'en tenait compte, et son gendre et sa fille
Saisirent ce moment pour aller à la ville.
Cependant, au moyen d'une douce liqueur,
Le malade reprend sa première vigueur.
Alors envisageant son infortune extrême,
Il avise, à l'instant, un adroit stratagème.
Il va de ses amis implorer le secours :
Emprunte d'eux maint louis, à rendre en peu de jours.
Cependant les époux, au retour de la foire,
Sont étonnés d'entendre, au fond de leur armoire,
De l'indigent vieillard résonner les écus,
Et, l'abordant, soudain, lui font mille saluts.
Pour lui l'époux alors n'a plus rien de sévère,
D'un respect sans égal l'épouse le révère ;
Et le rusé vieillard, jadis si malheureux,
Grâce aux écus d'autrui, égale des jours heureux.
Quand il vient à payer tribut à la nature,
Notre couple larmoise, et fait mainte figure.
Il n'est plus, se dit-il... l'impitoyable mort
L'a pour jamais conduit sur le funèbre bord.
Mais il sèche ses pleurs, et puis il se console :
"Sur les ailes du temps la tristesse s'envole ;"
S'en revient de l'église avec empressement,
Et bientôt du vieillard ouvre le testament.
Mais, O surprise extrême ! une erreur imprévue
En cet instant fatal se découvre à leur vue :
La ruse se décele et paraît au grand jour,
Et les époux trompeurs sont trompés à leur tour.

L. D.

Lettre de Terence

A UN DE SES AMIS DE CARTHAGE.

[Suite et fin.]

Un jour, il me manda auprès de lui. Cet ordre produisit sur moi une vive impression de crainte et de frayeur. Peut-être avais-je prononcé quelque parole indiscrette ! Déjà je me reprochais ma légèreté et ma hardiesse ; je pensais qu'il ne s'agissait de rien moins que d'une sentence de mort ; car ce n'est pas sans de graves raisons que ces fiers Romains daignent s'approcher de leurs esclaves. Quelque ne fut pas ma surprise, lorsque, mettant la main sur ma tête, il me dit ; "Terence, tu es libre ; je romps ses liens ; seulement, souviens-toi de celui qui te donna la liberté." Je m'en souvins en effet, et je m'en souvins si bien que je ne pus me séparer d'un maître aussi généreux ; je m'attachai à lui pour toujours, non plus à titre d'esclave, mais à titre de client et d'affranchi.

Lucanus, voyant que je savais reconnaître un bienfait, voulut m'obliger encore plus. Il me fit instruire avec soin dans les langues grecque et latine ; j'eus à ma disposition les maîtres de Rome les plus distingués, et, sous leur direction, je pus faire de rapides progrès. Je m'efforçais, par mon travail et mon application, de ne pas rendre inutiles de si heureux avantages ; je brûlais de montrer à mon généreux patron que je n'étais pas indigne de ses faveurs.

Le théâtre rétentissait alors des applaudissements qu'excitait un poète comique du nom de Plaute. Comme moi, il avait été esclave, puis son maître, comme le mien, l'avait affranchi. Que de traits de ressemblance ! Flatté de cette conformité qui existait entre nous, je résolus de partager aussi sa gloire. C'était une entreprise un peu chimérique. Néanmoins je la poursuivis avec ardeur. La nuit comme le jour, j'étais à l'œuvre, et, nouveau Thémistocle, la renommée de Plaute ne me laissait point dormir. Enfin, à force de travail, de sueurs et de veilles, à force d'effacer, de polir, de corriger et d'effacer encore, je réussis à former un ensemble plus ou moins parfait. J'avais voulu faire une comédie ; je lui donnai le nom d'*Adrienne*.

Mais ce n'était pas tout de composer une pièce ; il fallait encore en assurer le succès. Voici de quel expédient je me servis. Il y avait à Rome un vieux poète sans l'approbation duquel aucune pièce, quelque bonne qu'elle fût, ne pouvait espérer de réussir. Au contraire, l'avait-on mis dans ses intérêts, on pouvait s'attendre aux plus brillants succès. Je résolus d'aller lui présenter ce premier essai de mon talent naissant. Je me rends à sa demeure, portant sous le bras ma production chérie, mon unique trésor. Arrivé sur le seuil, j'hésitai quelque temps, mais bientôt, honteux de cette lâche timidité, j'entraî résolument. Le poète était à table. Je ne pus m'empêcher de pâlir à sa vue, dans la pensée qu'il allait être mon juge.

Les cérémonies de l'entrée furent courtes : le poète, me désignant un siège, me dit : "Prends ce siège, et lis." Le siège dont il me parlait n'était qu'une escabelle,

haute de quelques pouces. Quant à lui, mollement étendu sur un lit de pourpre, il continua son repas. Un accueil de cette sorte ne me présageait pas de grands succès. Toutefois, sans me déconcerter, je commençai ma lecture. D'abord, je dois le dire, notre poète prêta plus d'attention à son déjeuner qu'à ma pauvre pièce. Il semblait ne pas s'apercevoir que quelque un lût à ses côtés. Tout à coup, cependant, je le vois se redresser sur son lit, et se tourner vers moi. Je pense, qu'ennuyé de ma lecture, il va renvoyer bien loin, et la pièce, et l'auteur. Point du tout ; il écoute ; son attention rebouffe ; dans sa figure se peint un intérêt de plus en plus vif ; enfin il m'interrompt, et me tendant la main : "Jeune poète, me dit-il, de pareils vers vous méritent une place dans les festins d'Apollon ; partagez du moins le repas de son indigne interprète. Lorsque nous fûmes sortis de table, j'achevai ma lecture, à la grande admiration du bon homme qui s'étonnait qu'un mortel pût faire des vers aussi bons que les siens. J'étais au comble du bonheur, ma réputation se trouvait faite. Dans les transports de ma joie, mon premier soin fut d'aller déposer aux pieds de mon généreux patron cet ouvrage que je croyais devoir désormais me procurer l'immortalité. A lui seul je renvoyai l'honneur de mes succès, et je le remerciai avec émotion. Que j'eusse été heureux alors de pouvoir le dédommager de ses soins bienveillants ! Lucanus satisfait de voir qu'il n'avait pas semé dans un terrain stérile, promit d'assister, le lendemain, à la représentation de la pièce. Elle eut un immense retentissement, et je fus ainsi amplement récompensé de mes pénibles labeurs : mes désirs de gloire furent remplis. Déjà mon nom volait de bouche en bouche ; je n'avais plus à envier la renommée de Plaute : j'étais son rival.

Je devins alors l'ami de celui qui naguère me comptait au rang de ses esclaves. Lui-même m'introduisit auprès de ses amis, et bientôt il me fut permis de vivre en la société des premiers personnages de la république. Les Scipion, les Lœlius, héros plus fameux encore par leurs exploits que par l'antiquité de leur origine, abaisèrent devant moi la fierté de leur nom,